



Ancrage et mobilité des adolescents de ZUS : quels effets des déplacements en dehors du quartier ?

Nicolas Oppenheim

► To cite this version:

Nicolas Oppenheim. Ancrage et mobilité des adolescents de ZUS : quels effets des déplacements en dehors du quartier ?. Rapport de l'Observatoire de la Jeunesse et des politiques de jeunesse, La Documentation Française, pp.133-145, 2015. <hal-01329608>

HAL Id: hal-01329608

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01329608>

Submitted on 13 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ancrage et mobilité des adolescents de ZUS : quels effets des déplacements en dehors du quartier ?

Nicolas Oppenchaim,

Université François Rabelais, Laboratoire Citeres

Résumé : L'objectif de ce chapitre est de mieux comprendre l'articulation entre l'ancrage résidentiel des adolescents habitant dans des quartiers ségrégués et leurs pratiques de mobilité en dehors de leur quartier. Nous nous appuyons pour cela sur le cas des adolescents qui habitent dans des zones urbaines sensibles franciliennes. Nous montrons que les différents types d'ancrages résidentiels des adolescents influencent leurs pratiques de mobilité, mais que celles-ci peuvent en retour remanier progressivement les dispositions incorporées dans la famille ou dans le quartier. Si les expériences de mobilité contribuent ainsi parfois à modifier l'ancrage résidentiel des adolescents, elles entraînent au contraire un repli sur le quartier lorsqu'elles sont vécues comme trop éprouvantes.

L'action publique à destination des populations défavorisées s'est fortement territorialisée depuis une vingtaine d'années : le quartier s'est imposé comme une catégorie d'action publique dominante (Tissot, 2007). Cette territorialisation de la politique de la ville repose en grande partie sur le présupposé de l'existence d'effets de quartier : la concentration dans certains quartiers de populations d'une même origine ethnique et sociale entraînerait des difficultés supplémentaires pour les habitants, au-delà de leurs propriétés individuelles. En ce qui concerne les adolescents, la ségrégation urbaine aurait une influence néfaste, non seulement sur leur réussite scolaire, mais également sur leur socialisation : l'absence de contacts avec des catégories porteuses d'autres normes sociales que celles en vigueur dans leur quartier conduirait à des façons d'agir spécifiques qui compliqueraient leur future insertion sociale (Wilson, 1994). Réfléchir aux conséquences négatives de la ségrégation sur les façons d'agir des adolescents suppose néanmoins de prendre en compte le rôle socialisant des mobilités à l'adolescence.

En effet, la concentration résidentielle des quartiers ségrégués ne signifie pas mécaniquement un ancrage quotidien exclusif dans le quartier. La mobilité dans la ville participe au processus de socialisation des adolescents et à leur construction identitaire (Watt, 1998), notamment parce qu'elle est le support du passage progressif du monde familial au domaine public urbain (Breviglieri, 2007). Elle ne permet pas seulement aux adolescents de s'affranchir de la tutelle de leurs parents, mais surtout d'explorer des espaces publics inconnus situés en dehors du quartier et d'y être confrontés à des

citadins, des comportements, des architectures et des équipements urbains dont ils ne sont pas nécessairement familiers. Ces mobilités mettent alors à l'épreuve les façons d'agir qu'ils ont acquises dans leur quartier, dans leur famille ou dans les institutions, notamment scolaires, qu'ils fréquentent. Elles donnent ainsi lieu à des interactions qui, si elles sont d'une autre nature que celles pratiquées dans ces trois sphères, n'en sont *a priori* pas moins socialisantes¹. Si la mobilité participe de la socialisation des adolescents, elle est aussi une pratique qui repose sur des habitudes. Prendre les transports en commun, fréquenter les espaces publics urbains, interagir avec des inconnus... ces compétences ne sont pas innées, elles supposent un apprentissage : il existe une socialisation à la mobilité. La manière dont les adolescents se déplacent est ainsi fortement déterminée par leur environnement familial (Kaufman, Widmer, 2005), le(s) contexte(s) résidentiel(s) qu'ils ont expérimenté(s) (Depeau, 2008) et l'usage qu'ils en ont.

Notre objectif est ainsi de mieux comprendre l'articulation entre les pratiques de mobilité dans l'agglomération parisienne des adolescents habitant dans des quartiers ségrégués et leur ancrage résidentiel, c'est-à-dire leurs usages du quartier, leurs pratiques de sociabilité avec les autres habitants et le rôle du quartier dans la construction de leur identité sociale (Authier, 2001). Nous nous appuyons pour cela sur le cas des adolescents de catégories populaires et moyennes âgés de 15 à 18 ans qui habitent dans des zones urbaines sensibles (ZUS) franciliennes ou à proximité de ces quartiers. Les ZUS sont les quartiers ciblés par la politique de la ville française depuis 1996². À partir de matériaux variés (les Enquêtes globales transport de 2002 et 2011, une ethnographie d'un an dans une maison de quartier, des projets menés dans des établissements scolaires comprenant notamment 92 entretiens semi-directifs avec des adolescents de troisième, seconde générale ou professionnelle), nous montrerons dans un premier temps que les pratiques de mobilité des adolescents de ZUS sont influencées par le contexte social et territorial dans lequel ils grandissent, mais aussi par leur type d'ancrage résidentiel. Nous verrons ensuite que la mobilité constitue une expérience propre à la socialisation adolescente qui peut remanier progressivement les dispositions héritées de la vie dans un quartier ségrégué et modifier l'ancrage résidentiel. Cependant, dans cette expérience de la mobilité, la confrontation avec des citadins d'un autre milieu social et résidentiel est vécue comme trop éprouvante par certains adolescents, et entraîne parfois un repli sur le quartier de résidence.

L'influence de l'environnement social et de l'ancrage résidentiel sur les pratiques de mobilité

¹ La fréquentation d'espaces d'interactions sociales sur Internet (réseaux sociaux, blogs, etc.) met également à l'épreuve les façons d'agir et les représentations habituelles des adolescents, car ils y sont confrontés à des utilisateurs d'autres milieux sociaux et résidentiels.

² La géographie prioritaire de la politique de la ville a néanmoins été réformée en 2013.

Un moindre potentiel de mobilité, en particulier pour les filles

Les adolescents vivant en ZUS ont un potentiel de mobilité différent de celui des autres adolescents franciliens (Oppenheim, 2013). Ils ne souffrent pas d'un moins bon accès en transports en commun aux centralités urbaines franciliennes que les autres adolescents, car ils sont surreprésentés en petite couronne alors que la moitié des adolescents franciliens réside en grande couronne. La principale contrainte qui pèse sur leur mobilité est au contraire la moindre disponibilité en temps et en voiture de leurs parents, qui s'explique en grande partie par des horaires d'emploi atypiques et par les caractéristiques de la structure familiale, notamment une taille plus élevée de la fratrie et un nombre plus important de familles monoparentales, si bien que les adolescents de ZUS sont beaucoup moins fréquemment accompagnés en voiture pour réaliser des activités extrascolaires. Cette moindre disponibilité des parents pèse plus spécifiquement sur les filles, en raison du contrôle différencié des mobilités selon le sexe. En effet, alors que dans tous les autres quartiers les filles de moins de 15 ans sont plus accompagnées que les garçons, cela n'est pas le cas en ZUS. Ce moindre accompagnement est compensé en partie seulement par un usage autonome plus précoce des transports en commun : les filles de ZUS sortent ainsi beaucoup moins souvent de leur domicile, notamment en soirée ; leur programme d'activités est axé sur les visites amicales ou les promenades et beaucoup moins sur les activités de loisirs ou de visites familiales que les autres adolescentes. À l'inverse, les garçons de ZUS sont aussi nombreux que les autres adolescents de catégories populaires et moyennes à réaliser sans leurs parents des activités extrascolaires en dehors de leur commune grâce à l'usage fréquent et précoce des transports en commun.

Une diversité de pratiques des garçons de ZUS

Les différences internes aux adolescents de ZUS ne se résument cependant pas uniquement à la question du genre. Insister sur le moindre potentiel de mobilité des filles de ZUS ne doit ainsi masquer ni la diversité géographique de ces quartiers – qui ne connaissent par exemple pas les mêmes enclavements et éloignements du centre de l'agglomération –, ni l'hétérogénéité sociale de ces adolescents. Ceux-ci se différencient entre eux par leur classe sociale, le pays d'origine des parents, leur destin scolaire ou leur attitude vis-à-vis des institutions...

Dans la section suivante, nous allons insister plus particulièrement sur la manière dont les différents types de socialisation familiale à la mobilité et d'ancrage résidentiel induisent des pratiques de mobilité différenciées chez les adolescents de ZUS. Nous verrons qu'une présence importante dans le quartier, un attachement à celui-ci ou au contraire son rejet ne résument qu'imparfaitement l'ancrage résidentiel des adolescents. Nous reviendrons plus longuement sur le cas des filles, car celles-ci sont moins présentes dans la littérature sociologique que les garçons de ZUS. Avant cela, nous allons

brièvement revenir sur les différentes manières d'habiter des garçons de ces quartiers. En effet, l'articulation entre l'ancrage résidentiel et les pratiques de mobilité de ces derniers peut également être très diverse (Oppenheim, 2013).

Deux catégories de garçons de ZUS se caractérisent par un fort sentiment d'appartenance à leur quartier : les *adolescents du quartier* et les *associatifs*. Ils n'ont cependant pas le même ancrage résidentiel : les premiers passent la plus grande partie de leur temps libre dans l'espace public de résidence, où ils fréquentent des jeunes plus âgés ; les seconds se caractérisent par leur forte inscription dans le tissu associatif local, leur réseau amical est centré sur des garçons de leur âge et le quartier joue un rôle moins important dans leur construction identitaire que pour les *adolescents du quartier*. Ces différents ancrages entretiennent une relation dynamique avec des pratiques de mobilité différenciées. Les *adolescents du quartier* se déplacent principalement en groupe avec des jeunes plus âgés, à la recherche d'une animation faisant défaut dans le quartier. Ces déplacements sont souvent sources de tension avec les citoyens d'une autre origine résidentielle et sociale, ce qui nourrit un sentiment de stigmatisation et, pour certains, un repli sur le quartier de résidence (voir *infra*). À l'inverse, les *associatifs* se déplacent essentiellement à proximité de leur quartier, car ils ont accès à un nombre important de ressources locales : des relations amicales ou amoureuses avec des filles du quartier et des activités proposées par les associations. Les ressources associatives sur lesquelles ces adolescents s'appuient pour se déplacer en centre-ville ou dans des destinations plus lointaines leur évitent de se sentir trop stigmatisés lorsqu'ils fréquentent d'autres univers sociaux.

D'autres garçons demeurent attachés à leur quartier, mais ont une présence de plus en plus épisodique dans l'espace public : les *flâneurs* et les *passionnés*. Ils ont des amis dans le quartier, mais ils passent la plus grande partie de leur temps en dehors, car ils se sont lassés des conséquences négatives de la ségrégation résidentielle, en particulier de l'absence de mixité sociale et ethnique et du contrôle social qui rend difficile la construction de relations intimes. Néanmoins, les *flâneurs* et les *passionnés* se différencient très fortement par leurs pratiques de mobilité. Les *flâneurs* recherchent dans leur mobilité la possibilité d'adopter, grâce à l'anonymat, des comportements non tolérés dans le quartier, de rencontrer des citoyens qu'ils ne connaissent pas et de séduire d'autres adolescents. Ils aiment ainsi flâner dans la ville et laisser le hasard jouer un rôle important dans le déroulement de leurs déplacements. À l'inverse, l'éloignement du quartier des *passionnés* a été concomitant de l'exercice d'une passion, qui les a amenés à fréquenter des adolescents d'autres milieux sociaux et résidentiels. Leurs déplacements, toujours motivés par un but précis, sont beaucoup plus planifiés que ceux des *flâneurs*.

L'influence de l'ancrage résidentiel sur la mobilité : l'exemple des filles avec une forte identité territoriale

Le rôle déterminant du quartier dans la définition de soi de certains adolescents ne concerne pas que les garçons. Certaines filles de ZUS se caractérisent ainsi par une forte identité territoriale : les *filles de bonne famille* et les *guerrières*³. Ces adolescentes ont néanmoins des ancrages résidentiels spécifiques, qui influencent leurs pratiques de mobilité.

Les premières sont très attachées à leur quartier, dans lequel elles passent une grande partie de leur temps libre et où évolue la majorité de leur réseau amical, constitué exclusivement de filles. Elles trouvent leur place dans l'espace public de résidence grâce à leur ancrage familial et à l'entretien d'une réputation de filles sérieuses, car de nombreux membres de leur famille résident dans leur commune. Elles évitent de stationner trop longtemps dans le quartier, si ce n'est dans des endroits qui ne sont fréquentés que par des filles de leur âge. À l'inverse, elles ne fréquentent pas les lieux qui sont appropriés par les garçons, notamment en soirée. Le rôle du quartier dans la construction identitaire des *guerrières* est complètement différent. Afin de trouver leur place dans le quartier, elles adoptent certains codes de comportement des garçons qui stationnent dans l'espace public sans pour autant renoncer à leur féminité. Ces adolescentes aiment passer du temps dans leur quartier, dont elles apprécient l'ambiance. Elles stationnent plus fréquemment que les *filles de bonne famille* dans des lieux fréquentés par des garçons. Si elles ne sont amies qu'avec quelques filles, elles développent également plus de liens amicaux ou amoureux avec des garçons plus âgés du quartier.

Les pratiques de mobilité de ces deux catégories d'adolescentes portent alors la trace de leur ancrage résidentiel spécifique. Les *filles de bonne famille* se déplacent majoritairement dans des galeries marchandes situées à proximité de leur quartier, dans lesquelles elles aiment se retrouver entre amies. Elles se rendent beaucoup moins fréquemment à Paris, où elles ne recherchent ni l'anonymat urbain ni les possibilités de rencontres. Elles se déplacent occasionnellement pour faire des achats dans le Forum des Halles ou sur les Champs-Élysées, un lieu qu'elles associent au luxe et à la réussite sociale. Elles développent une perception ambivalente de ces mobilités, mêlant une fascination pour le mode de vie des Parisiens, mais également le sentiment de ne pas être à leur place dans la capitale. Elles ont l'impression de s'aventurer dans un monde étranger dont elles ne maîtrisent pas totalement les codes et où elles doivent se mettre en scène. Les déplacements à Paris sont vécus comme une expédition « dans un autre pays », d'autant plus qu'elles ne s'y sont jamais rendues plus jeunes avec leurs parents. Ces déplacements impliquent alors un soin particulier apporté à leurs tenues afin de respecter les normes vestimentaires qu'elles jugent appropriées à Paris et de ne pas jurer avec les éléments du décor. Malgré le souci qu'elles accordent à leur allure extérieure, elles ont l'impression d'attirer l'attention des autres citadins en raison de leur origine résidentielle et sociale.

³ Les dénominations sont celles de l'auteur et non des adolescentes. Nous avons choisi de ne pas reprendre certaines dénominations indigènes pouvant contenir une charge péjorative (des *guerrières* se désignent par exemple elles-mêmes comme des « *folles* »). Le terme de « *guerrière* » a été choisi, entre autres, afin d'exprimer le « cran » des adolescentes dans certaines situations conflictuelles avec les autres citadins, celui de « *fille de bonne famille* » en raison de l'ancrage familial des adolescentes et du poids de la réputation dans leurs pratiques.

À l'inverse, les *guerrières* se déplacent beaucoup plus fréquemment en dehors de leur commune, le plus souvent avec quelques amies. Elles cherchent à séduire des garçons de ZUS et à s'amuser en transgressant certaines règles d'interaction, comme « l'attention civile » consistant par exemple à ne pas dévisager les autres personnes (Goffman, 1973), et en se moquant du style vestimentaire de citadins qu'elles jugent ridicules. Cette transgression des règles d'inattention civile et de sauvegarde de la coopération interactionnelle prolonge en quelque sorte la manière dont elles ont trouvé leur place dans l'espace public de résidence. Elle porte ainsi la trace de leur détermination à ne pas se laisser faire et de la reprise des codes de comportement des garçons qui stationnent dans l'espace public de résidence. Cette transgression est plus ou moins ludique selon les situations. Elle peut parfois déboucher sur des situations plus conflictuelles lorsque les *guerrières* jugent qu'elles ont été provoquées ou qu'elles se sentent agressées. Les lieux fréquentés dans la mobilité deviennent aussi régulièrement le théâtre de provocations et d'affrontements verbaux avec d'autres filles de ZUS, même si la recherche de cette animation ne constitue pas l'objectif premier des déplacements, contrairement à d'autres adolescentes plus jeunes, âgées de moins de 14 ans, identifiées par la littérature (Rubi, 2005). Les *guerrières* transgressent d'ailleurs moins fréquemment les normes d'interaction lorsqu'elles vieillissent et elles privilégient alors dans leurs mobilités la séduction d'autres garçons.

Divers facteurs expliquent cette articulation différente entre l'ancrage résidentiel et la mobilité chez ces adolescentes : l'origine sociale (les *filles de bonne famille* sont issues des couches supérieures des classes populaires), le pays d'origine des parents (les *filles de bonne famille* sont majoritairement d'origine maghrébine, les parents des *guerrières* sont originaires d'Afrique subsaharienne ou des Antilles) ou l'accessibilité au centre de l'agglomération (les *guerrières* habitent dans des quartiers mieux desservis par les transports en commun). Enfin, ces adolescentes n'ont pas hérité des mêmes dispositions vis-à-vis de la mobilité dans la sphère familiale (les *guerrières* ont été beaucoup plus habituées à prendre les transports en commun dans leur enfance), dans leur trajectoire résidentielle (qui est essentiellement locale pour les *filles de bonne famille*) ou dans leur trajectoire scolaire (les *filles de bonne famille* sont toutes scolarisées en seconde générale ou sur le point de l'être, et veulent poursuivre leurs études après le lycée, alors que les *guerrières* ont bien souvent des rapports conflictuels avec leurs enseignants et des difficultés scolaires).

Le poids de la socialisation familiale : l'exemple des filles qui rejettent leur quartier

Parallèlement au rôle de l'ancrage résidentiel, la socialisation familiale à la mobilité structure également les différentes pratiques des adolescents. C'est ce que montre la comparaison entre deux nouvelles catégories de filles de ZUS, qui rejettent leur quartier et ne fréquentent jamais l'espace public de résidence : les *flâneuses exclusives* et les *encadrées à faible mobilité*. Ces adolescentes se

distinguent par leur localisation résidentielle et leur origine sociale (les *flâneuses exclusives* sont plus fréquemment issues des couches supérieures des classes populaires et elles vivent généralement dans des ZUS bien desservies par les transports en commun), mais également par leur apprentissage de la mobilité et les dispositions de leurs parents. Les *flâneuses exclusives* évoluent dans un environnement familial qui valorise la mobilité des adolescents et la découverte du monde extérieur. Elles ont été habituées à prendre très tôt avec leurs parents les transports en commun pour se rendre à Paris et ont eu accès avant les autres jeunes du quartier à la carte Imagin'R, qui permet un usage illimité des transports durant le week-end et les vacances scolaires. Au contraire, les *encadrées* ont une mobilité très contrôlée par leur famille, en raison de craintes d'agressions, notamment dans les transports en commun. Elles sont issues de familles socio-économiquement fragiles, souvent monoparentales, d'une origine ethnique minoritaire dans le quartier. Ces adolescentes ont rarement la carte Imagin'R et sont le plus souvent accompagnées par les parents en voiture ou par un aîné dans les transports en commun. Ces dispositions sont incorporées par les adolescentes lors de leur apprentissage de la mobilité et expliquent les différences entre ces deux catégories dans trois dimensions de leurs mobilités :

- Les modes de transport utilisés : alors que les *flâneuses exclusives* maîtrisent parfaitement les transports en commun, aiment y passer du temps et les empruntent parfois au hasard, les *encadrées* partagent en grande partie les craintes de leurs parents. Peu habituées à utiliser le métro ou le RER, elles appréhendent fortement les rares déplacements avec ce mode de transport.

- Le rapport à l'anonymat : habituées très jeunes à fréquenter la capitale, les *flâneuses exclusives* recherchent en priorité dans leurs déplacements l'accès à un anonymat qui leur permet de se mettre en scène et d'adopter des comportements exubérants qu'elles n'osent pas avoir dans leur quartier par crainte des réactions des autres habitants. Au contraire, les *encadrées* développent une véritable phobie des foules urbaines, non seulement en raison de craintes d'agression, mais également parce qu'elles ont peur de s'y perdre et sont gênées par la promiscuité physique avec des inconnus.

- Les situations de coprésence avec les autres citoyens : alors que les *flâneuses exclusives* apprécient la sociabilité éphémère qui règne dans les rassemblements urbains, les *encadrées* craignent le plus souvent les interactions avec des inconnus, notamment plus âgés. Elles ont ainsi des difficultés à interpréter les moments de mise en suspens de l'indifférence mutuelle (sourires, regards appuyés, plaisanteries), en particulier dans leurs rares déplacements vers Paris.

La mobilité : une expérience en soi qui modifie les façons d'agir des adolescents

Si la mobilité est une pratique socialisée, elle constitue une expérience propre à la socialisation adolescente. En se déplaçant, les adolescents sont confrontés à d'autres citadins ne partageant pas nécessairement les mêmes façons d'agir qu'eux. Ils se familiarisent progressivement avec les règles de fonctionnement des espaces publics urbains ; ils adaptent leurs façons d'agir sur celles des autres citadins afin de trouver peu à peu leur place dans le domaine public. Lorsqu'ils s'aventurent dans des territoires inconnus, la confrontation réussie et répétée aux épreuves de la coprésence avec les autres personnes peut infléchir ou transformer les dispositions qu'ils avaient initialement acquises vis-à-vis de la mobilité. Les *encadrées* ont par exemple incorporé des dispositions qui leur font craindre les déplacements en transports en commun et la fréquentation des foules urbaines. Néanmoins, les épreuves qu'elles rencontrent lors de déplacements occasionnels avec des amis de leur quartier plus familiarisées aux trajets en transports en commun peuvent, lorsqu'elles sont passées avec succès, infléchir les dispositions acquises dans la sphère familiale.

La transformation de l'ancrage résidentiel sous l'effet de la mobilité

Nous allons nous concentrer dans les lignes qui suivent sur la manière dont les expériences de mobilité peuvent modifier l'ancrage résidentiel des adolescents. Nous le ferons en présentant le portrait d'un adolescent dont les façons d'agir et représentations ont été peu à peu modifiées par une confrontation répétée et réussie aux épreuves de la coprésence avec des citadins inconnus en compagnie d'amis de son âge.

Miguel est un adolescent de 17 ans d'origine portugaise qui habite depuis sa naissance dans une ZUS de petite couronne située à dix minutes à pied d'une station de métro. Il vit seul avec sa mère, animatrice de centre de loisirs au chômage, et est scolarisé au moment de l'entretien en seconde générale. Il possède au début de l'adolescence un fort ancrage dans l'espace local. Il passe la majorité de son temps avec cinq amis de son âge dans son quartier et les associations locales. Il se déplace à cette époque essentiellement à pied ou en bus, dans les centres commerciaux situés à proximité ou dans la commune limitrophe. Ces mobilités sont rythmées par des tensions avec des jeunes d'autres ZUS du département. La montée en âge entraîne une lassitude de Miguel vis-à-vis de ces déplacements exclusivement locaux. En classe de troisième, il éprouve l'envie de découvrir de nouveaux territoires, notamment Paris intra-muros qu'il ne connaît pas. Malgré la proximité d'une station, Miguel n'a pas l'habitude d'emprunter le métro, avec sa mère ou avec ses amis. S'il est excité par la découverte de ce nouveau mode de transports, il appréhende initialement les déplacements en métro sous le registre de la tension avec les autres usagers, car il est habitué à des situations de provocation entre jeunes dans ses mobilités locales. Il appréhende également, lors de ces premiers déplacements, d'être confronté à une épreuve inhabituelle, celle de la cohabitation avec des citadins d'un autre milieu social et résidentiel. Miguel et ses amis choisissent alors de s'y confronter de

manière progressive. Ils se déplacent initialement au parc de la Villette, qui est accessible depuis leur quartier directement en moins de vingt minutes, et où ils pensent ne pas être complètement dépayés. Sur place, ils affrontent tout d'abord cette épreuve en se moquant entre eux des autres citoyens. Puis voyant que cela ne conduit pas systématiquement à des conflits, ils abordent peu à peu ces interactions plus sereinement. Après avoir fréquenté les lieux plusieurs fois par semaine pendant six mois, Miguel explore ensuite d'autres quartiers de la capitale avec ses amis, en premier lieu les abords du Forum des Halles, puis des quartiers plus touristiques, dans lesquels il passe désormais une grande partie de son temps libre.

Comment expliquer que la confrontation de Miguel et de ses amis aux épreuves de la coprésence se termine bien ? Miguel n'avait tout d'abord pas emmagasiné un stock d'expériences négatives dans ses interactions avec les vigiles ou policiers et il ne relate aucune situation de discrimination dont aurait été victime un membre de sa famille ou un de ses amis. Contrairement à d'autres adolescents, il appréhendait donc *a priori* les interactions avec les autres citoyens avant de se déplacer à Paris sous le registre de la distance, mais pas sous celui de la possible stigmatisation. D'autre part, les qualités du lieu qui a servi de sas d'entrée à Paris lui ont permis d'aborder ces interactions plus sereinement. En effet, le parc de la Villette est un espace public à part, un lieu de frottement entre des personnes d'origines diverses. Il est sur ce point assez proche des auvents cosmopolites des centres-villes américains, où les minorités visibles peuvent se mêler aux autres citoyens sans être rejetées et dont la fréquentation peut forcer les citoyens à réviser les stéréotypes importés des quartiers plus homogènes où ils habitent (Anderson, 2011). De plus, le maintien de l'ordre public y est organisé de manière plus souple que dans d'autres espaces parisiens, comme au Forum des Halles par exemple, où il est soumis à des dispositifs disciplinaires particulièrement drastiques. Cette qualité du lieu explique en partie que Miguel et ses amis n'aient pas été confrontés dans leurs premiers déplacements à Paris à des expériences problématiques avec les vigiles. Enfin, le parc de la Villette se différencie des autres espaces publics parisiens par une liberté d'observation, car il n'est pas un lieu d'exposition et de mise en scène de soi, mais un lieu de répétition et de préparation à quelque chose qui ne va pas s'y dérouler (Jarrigeon, 2007). Cet « effet coulisse » rend moins intimidant pour les adolescents la mise à l'épreuve de leurs habitudes d'action. Les tâtonnements dans la manière de s'exposer aux yeux des autres citoyens entraînent par exemple moins de regards désapprobateurs que dans un lieu comme Châtelet-Les-Halles, où les adolescents mettent en scène leurs différences.

Mobilité éprouvante et repli sur le quartier

Cependant, pour certains garçons, les interactions avec les autres citoyens débouchent à l'inverse fréquemment sur des conflits, et nourrissent le sentiment d'opposition entre « eux » et « nous », entre les adolescents du quartier et les autres citoyens. Ce sentiment se nourrit tout d'abord d'une conscience

aiguë de la ségrégation, d'expériences scolaires chaotiques ou du vécu de discriminations par des membres plus âgés de la famille. Mais il s'actualise aussi lorsque ces adolescents se déplacent, en particulier lorsqu'ils ont l'impression que les autres personnes présentes jugent problématique leur présence dans l'espace public. Différents indices leur font sentir cette hostilité : des regards désobligeants, un jugement agressif sur leur comportement, des changements de places dans les transports ou des stratégies d'évitement dans les rues, le refus de s'engager dans des interactions banales de la vie urbaine. Ils se sentent porteurs dans ces interactions d'un stigmat social, ethnique et d'âge : les adolescents disent percevoir plus fortement de l'hostilité lorsqu'ils se déplacent en groupe ; ils expliquent bien souvent le comportement des autres citoyens par un racisme de « blancs » ; cette différenciation ethnique n'est opérante selon eux qu'en lien avec un ensemble de propriétés sociales auxquelles sont associés des comportements particuliers, comme la tenue vestimentaire. Ces adolescents ont fortement conscience de l'image qu'ils dégagent et de la méfiance qu'ils suscitent. Ils peuvent toutefois en jouer dans une posture agressive et une mise en scène de soi et de leur virilité, qui n'est pas forcément possible dans leur quartier par peur des réactions des « grands ». Ce triple stigmat est renforcé dans les interactions avec les vigiles et contrôleurs, mais surtout avec les policiers soupçonnés de vouloir entraver leur mobilité en adoptant des comportements spécifiques à leur égard, telle la répétition de contrôles d'identité, notamment dans les lieux touristiques de la capitale.

Certains de ces adolescents se replient sur le quartier, lorsque le stigmat dont ils se sentent porteurs devient trop difficile à supporter dans les interactions avec les autres citoyens. Il s'agit généralement d'adolescents qui ont une faible confiance dans leurs capacités de séduction et une estime de soi entachée par leur trajectoire scolaire chaotique. Le stigmat rend leurs déplacements en dehors du quartier pour une recherche d'animation trop éprouvants, au sens où les épreuves auxquels ils sont confrontés avec les autres citoyens ne débouchent que trop rarement sur un accord. La multiplication de ces épreuves non résolues ancre alors la certitude qu'ils ne trouveront que des ennuis en dehors de leur quartier, notamment lorsque leurs amis du même âge ont été confrontés à des échecs similaires. Ils se replient sur leur quartier et n'en sortent qu'en compagnie d'un nombre de jeunes suffisamment important pour s'appropriier l'espace des transports en commun et s'amuser sans s'exposer à la présence d'autres citoyens.

La description des différentes manières dont les adolescents de ZUS articulent mobilité et ancrage résidentiel permettra, nous l'espérons, d'avoir une meilleure compréhension de l'hétérogénéité de ces adolescents et de la relation circulaire entre les espaces socialisants que sont le quartier et les lieux fréquentés durant la mobilité : les adolescents de ZUS ne se déplacent pas de la même manière selon les habitudes acquises dans leur quartier mais, réciproquement, la socialisation exercée par la mobilité

peut modifier leur ancrage résidentiel. Cela questionne doublement l'hypothèse de l'existence d'effets de quartier, qui présuppose d'une part une certaine homogénéité des quartiers ségrégués et de leurs habitants, et, d'autre part, néglige les effets socialisants de la mobilité. Une action ambitieuse visant à accompagner les adolescents dans l'évolution de leur manière d'habiter un quartier ségrégué lorsque celle-ci leur pose problème gagnerait donc à ne pas détacher la problématique de la mobilité de celle de l'ancrage résidentiel. Elle doit sans aucun doute aider les adolescents à surmonter les épreuves qu'ils rencontrent durant leur mobilité, mais également dans leur quartier. Ces adolescents doivent pouvoir profiter d'espaces de fixation et d'espaces de mobilité afin de se séparer de leur environnement familial sans sacrifier les attaches qu'ils y ont tissées.

Bibliographie

Anderson E., *The Cosmopolitan Canopy. Race and Civility in Everyday Life*, W.W. Norton & Co, New York (États-Unis), Londres (Royaume-Uni), 2011.

Authier J.-Y., *Espace et socialisation. Regards sociologiques sur les dimensions spatiales de la vie sociale*, habilitation à diriger des recherches, université de Lyon-II, 2001.

Breviglieri M., « L'arc expérientiel de l'adolescence : esquive, combine, embrouille, carapace et étincelle... », *Éducation et sociétés*, n° 19, 2007, pp. 99-113.

Depeau S., « Radioscopie des territoires de la mobilité des enfants en milieu urbain. Comparaison entre Paris intra-muros et banlieue parisienne », *Enfances, Familles, Générations*, n° 8, 2008, pp. 1-22.

Goffman E., *La Mise en scène de la vie quotidienne, 2. Les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit., 1973

Jarrigeon A., *Corps à corps urbains. Vers une anthropologie poétique de l'anonymat parisien*, thèse de doctorat, université de Paris-IV, 2007.

Kaufmann V., Widmer É., « L'acquisition de la motilité au sein des familles. État de la question et hypothèses de recherche », *Espaces et sociétés*, n°s 120-121, 2005, pp. 199-217.

Oppenchaim N., « Les fonctions socialisantes de la mobilité pour les adolescents de zones urbaines sensibles : différentes manières d'habiter un quartier ségrégué », *Enfances, Familles, Générations*, n° 19, 2013, pp. 1-18.

Rubi S., *Les « crapuleuses », ces adolescentes déviantes*, Presses universitaires de France, Paris, 2005.

Tissot S., *L'État et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*, Le Seuil, Paris, 2007.

Watt P., « Going out of Town: Youth, "Race" and Place in the South East of England », *Environment and Planning D: Society and Space*, n° 6, vol. XVI, 1998, pp. 687-703.

Wilson W. J., *Les oubliés de l'Amérique*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994.